

Un Fauteuil pour L'Orchestre

01.08.2016 - Denis Sanglard

Let Me Change Your Name, création de 2006 mais jamais dansé en France, deux soirs durant -hélas- démontrait avec éclat combien Eun Me Ahn sous les couleurs acidulées et le rythme fou insufflé à ces créations ne démord pas de ces questionnements sociétaux. Laisse-moi changer ton nom clame ce titre, laisse-moi changer d'identité à ma guise. Un hymne à la liberté, à l'indifférence du genre, sacrément secoué comme toujours. Et pourtant cela commence dans une douceur, une légèreté, une sérénité même. Une gravité. Les corps glissent au sol, semblent frôler l'espace, caresser l'air. Illusion de la lenteur... Mais le rythme bientôt s'accélère, devient frénétique, jusqu'à la transe et l'épuisement du mouvement. La danse devient mécanique parfois, une mécanique véloce, précise et au cordeau, répétitive, absorbe les danseurs tout entier dans le mouvement qui s'accélère, s'amplifie et les emporte dans une transe intense avant de s'épuiser, de se détraquer, de craquer. Ce mouvement unifie la troupe qui ne devient qu'un seul et même organisme, un même cœur battant. L'utilisation du vêtement, jamais anodin chez Eun Me Ahn, et des couleurs toujours aussi vives, jusqu'au fluo, même si apparaît le noir signant une certaine gravité sous-tendue dans cette chorégraphie, devient un élément central de cette danse au rythme dingue qui ne s'essouffle jamais.

Des vêtements que l'on s'échange entre danseurs, comme on change de peau, de sexe, d'identité. Des vêtements que l'on soulève avec légèreté feinte et provocation comme on lève sa jupe pour souligner que l'habit ne fait pas le moine. Des vêtements que l'on jette comme on jette un froc aux orties, signe de rupture. Des vêtements que l'on tord avec lesquels on frappe le sol pour acter le refus et briser un tabou. Des vêtements qui vous cachent et vous dissimulent comme une carapace fragile très vite dénudée.

Les corps sont sexués certes, les personnalités sont fortes, mais la métamorphose est possible et même vitale. Et tout ça dans une énergie qui déborde de partout, jusque dans la salle bientôt, dans une joie, une fronde insolente que soulignent les regards de défi vers le public, clin d'œil volontairement et malicieusement appuyés. Et puis apparaît Eun Me Ahn et là... Figure hiératique, qui le temps d'une marche en diagonale, répétée, se métamorphose. Toutes les strates d'une vie semblent s'imprimer, s'exprimer, la déstructurer, la reconfigurer. Jeune et soudain vieillie, animale, organique, minérale... Rien ne semble avoir d'emprise soudain sur ce corps obstiné, têtu, en perpétuelle métamorphose.

Le mouvement lui-même varie, du tremblé tendu au coulé relâché, venu de l'intérieur, surgissant comme autant d'identité mémorielle possible enfouie en chacun de nous et surgie du plus profond des âges. Le corps est mémoire, le vêtement son étendard. Solo répété bouleversant et marquant qui plane au-dessus de cette chorégraphie déchaînée et signe le propos volontaire, oser la métamorphose.

Il est d'autres apparitions mais la dernière bouleverse dans sa simplicité. Eun Me Ahn, torse nu, ramassant sur le plateau vide un à un les vêtements éparpillés de ses danseurs qu'elle rassemble et dans une étrange cérémonie chamanique piétine avant de s'en couvrir le visage. Autant de peaux mortes encore frémissantes des corps qu'elles continrent dont elle se pare et se nourrit... C'est complètement rincé, épuisé, totalement emporté dans ce tourbillon chorégraphique, cette énergie folle et partagée que le public est sorti du Carreau du Temple. Jusqu'à, troublé, s'interroger sur sa propre identité devenu bien incertaine soudain.